

ture, de trois ans à peine, jouait près de sa bonne ; non loin d'elle, un bon gros chien, tout pataud, allongé paresseusement dans l'allée, les yeux demi-clos, songeait ...., (A quoi rêvent donc les chiens ?) L'enfant commença à le taquiner de loin, à lui jeter du sable, des brindilles ramassées ici et là ; la bonne bête — intérieurement amusée, j'en suis sûre, de ces agaceries, — ne donnait d'autre signe de vie que dans le mouvement rythmique de sa queue.

La petite, s'enhardissant, s'approchait de plus en plus du molosse ; un caillou qu'elle lança tant bien que mal, atteignit enfin le chien sur le museau ; secoué de sa torpeur, il se leva et se dirigea — pas méchant pourtant — vers l'enfant. Larmes, terreurs et désespoir de mademoiselle Bébé qui courut, en trébuchant, se cacher la figure dans le tablier de sa bonne.

Et je me disais en continuant ma promenade : L'enfant c'est, souventes fois la femme ; le chien, c'est le mari. Ah ! le pauvre mari !

Des mots d'enfants, j'en fais une collection. Ce sont les meilleurs après tout, les plus délicieusement tendres, les plus délicatement sentis.

— Combien m'aimes-tu ? demandait une jeune tante de mes connaissances à une nièce adorée ; gros comme la maison ?

— Plusse, plusse disait la gentille.

— Comme l'église, alors ?

— Oh ! gros comme *dehors*.

Tout le monde connaît la jolie québecquoise de trois ans à qui sa maman demandait si elle avait bien dormi.

— J'ai dormi, dormi à *verse*, répondit-elle, roulant des petits poings potelés sur ses paupières encore lourdes de sommeil.

Je n'en finirais plus de relater ces trouvailles de mots, et j'aime mieux terminer tout de suite par la réponse à coup sûr inédite, d'un garçonnet de neuf ans, fils d'un ministre provincial, qui affirmait fièrement pouvoir donner la solution juste des charades données par la Tante Ninette dans la page des enfants.

— Pourquoi, alors, n'adresses-tu pas les réponses au JOURNAL DE FRANÇOISE ? lui fut-il demandé.

— Moi, fit-il d'un ton indigné, moi, écrire dans un journal de femmes !

FRANÇOISE.

## Le mariage d'une petite princesse

*Etude historique*

(Suite et fin)

MADAME de Maintenon crut devoir à cette occasion prémunir l'esprit de son élève contre les illusions auxquelles les jeunes mariées peuvent être sujettes, et comme les jaunes lui avaient demandé de parler sur le mariage, voici en peu de mots la terrible instruction qu'elle leur fit :

“ Brillant ou médiocre, riche ou pauvre, le mariage est toujours ce qu'il est en réalité : l'état de la vie où l'on éprouve le plus de tribulations.

C'est un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain.

Il faut qu'une femme se dévoue à la mort et à l'esclavage en se mariant. Les meilleurs maris sont despotes et tyrans.” Et ainsi de suite.

Les pauvres jeunes filles prenaient des airs navrés devant cette terrible peinture du mariage, mais notre petite duchesse n'en fut pas trop affectée et comme avant de quitter St-Cyr, Madame de Maintenon lui avait remis les *Avis* qu'elle avait écrits pour lui servir de direction dans ses rapports avec son mari, — elle s'empressa de ne pas même les lire.

Le mariage fut célébré en grande pompe, puis on sépara les deux époux qui devaient se voir un peu plus souvent que pendant les fiançailles, mais toujours en cérémonie et en présence des dames de cour.

La pauvre petite duchesse ne devait jamais régner. Devenue Madame la Dauphine, elle ne put qu'approcher de ce trône où la destinée l'avait appelée. Étrange coïncidence, ce fut à sa sœur Marie-Louise, restée en Savoie, qu'échut une couronne, par son mariage avec le frère du duc de Bourgogne, Philippe d'Anjou, plus tard Philippe V, roi d'Espagne.

Quelle reine de France eut faite Marie-Adélaïde ?

Aurait-elle conquis le cœur de la nation française, si une mort prématurée n'avait anéanti d'un coup les espérances que l'on fondait sur son avenir ? Il est certain qu'elle possédait au plus haut point, cet esprit de finesse qui, dans le pays de Henri IV, est toujours bienvenu. Dès son plus

jeune âge, elle avait su déployer cette habileté politique qui plaît aux Français, à condition de réussir.

Aussitôt rendue au faite des honneurs, les événements se précipitent pour ce couple qui avait vu la vie s'ouvrir sous de si joyeux auspices. Le 12 février 1712, Madame Palatine, mère du Régent, écrivait : “ On ne peut se fier à rien en ce monde. Qui n'aurait pas prédit longue et heureuse vie à la Dauphine ? Aujourd'hui elle n'est plus.... le Dauphin est très attristé, mais il est jeune encore, il peut se remarier et réparer cette perte.”

Hélas ! Madame avait compté sans la Providence qui épargna à la petite duchesse, cette succession un peu légèrement et cyniquement projetée.

Six jours après Madame Palatine écrivait encore :

“ Un nouveau malheur vient de fondre sur nous, cet excellent Dauphin a suivi sa femme, il est mort ce matin à 8½ heures. Je suis tellement effrayée de ces événements qu'il me semble que nous allons tous périr les uns après les autres.”

Et pourtant la coupe d'amertume n'était pas vidée. Marie-Adélaïde avait laissé deux fils : le duc de Bretagne et le duc d'Anjou. Trois semaines après, Madame Palatine se fait le messenger de nouvelles tristesses :

“ Vous allez être saisi de terreur, écrit-elle, en apprenant l'infortune nouvelle qui nous accable. Les docteurs sont encore une fois les grands coupables. Le petit Dauphin était couvert d'une éruption de rougeole et les médecins l'ont saigné et lui ont administré un émétique ; au milieu de l'opération le pauvre enfant est mort... Son petit frère qui souffrait de la même maladie a été laissé avec les femmes tandis que neuf docteurs s'occupaient du plus vieux... Hier l'enfant avait beaucoup de fièvre et les médecins ont voulu le saigner, mais Madame de Ventadour et Madame de Villefort, s'y sont absolument opposées. Elles ont simplement gardé l'enfant au chaud et l'ont sauvé.”

Si j'ai prolongé jusqu'ici cette étude, qui, au début, ne devait pas excéder la période infantine de ma petite héroïne, c'est simplement pour la ratta-